

l'aire dite *Braderie*, le maire de Lille, après avoir consulté les traditions, donne avis qu'elle aura lieu cette année le 8 septembre, *deuxième lundi de la foire*. Cette décision servira de règle pour les années suivantes.

Les origines, en effet, sont lointaines et vénérables. S'il faut en croire les chroniqueurs, elles remonteraient au moins au douzième siècle.

Déjà, sous Philippe-le-Bel, il existait des ordonnances spéciales réglementant l'accès de la « franque fête » pour les étrangers qui s'y rendaient.

L'affluence du peuple qui fréquentait le marché pour un long temps détermina l'installation de rôtisseries en plein vent. Un texte de 1448 dit qu'il est accordé à deux cabaretiers « oengié et licence de faire leur braderie ou rôtisserie au devant de leur maison sur le grant cauchée... » Des restaurateurs, l'autorisation s'étendit, peu à peu, à n'importe quel commerçant. Les valets et les « mécheunes » et tous domestiques de grandes maisons s'en mêlèrent. Une excellente occasion s'offrait à eux de se débarrasser à leur profit des hardes, vieilles nippes, *démises*, qui encombraient les greniers ou les caves.

Villageois et citadins étaient très friands de ces choses-là. Les Lillois se revêtaient d'oripeaux et accoutrements disparates et démodés, histoire de se travestir et de rire. Les campagnards, fort amateurs de toilettes à leur sens à peine surannées, profitaient du rabais pour retaper leur garde-robe. D'où la physionomie carnavalesque, de friperie et de bric-à-brac que présentait primitivement cette foire nocturne.

Une légère évolution s'est produite de ce côté. Les domestiques ne vendent plus guère sur la porte de leurs maîtres le pantalon à sous-pieds, le chapeau cabriolet ou le vertugadin des élégances désuètes.

Mais quiconque a, maintenant, des objets hors d'usage dont il veut tirer quelque argent, s'improvise marchand et liquide. Tout le petit commerce fait de même et les marchands des quatre saisons, la poussette chargée des choses les plus hétéroclites, s'en donnent à cœur joie au cri fréquent et traditionnel : « A la Braderie, au reste ! trois quarts d'hasard, venez voir, c'est la foire ! »

Dès la veille au matin, les *bradeux* ont pris possession du sol des trottoirs qu'ils s'étaient disputé et fait désigner longtemps à l'avance par un tracé à la craie.

Celui-ci installe ses tréteaux et ses planches, celui-là amène sa balladeuse, cet autre tend un simple bordon attaché à deux piquets fichés en terre, et sur cette corde il dresse un rare étal de hardes et de « rossignols ».

Les rues de la Gare, de Paris, la Grand'Place, la rue Nationale, les allées du boulevard des Ecoles sont l'emplacement préféré de ce marché extraordinaire.

Minuit, c'est l'heure officielle de l'ouverture, mais la fête n'entre en pleine effervescence qu'à partir de trois heures du matin. En attendant, nombre de marchands et marchandes, allongés sur des caisses, sur des ballots divers ou à même la terre, dorment à la belle étoile, gardant leur boutique improvisée.

Cependant, tous les trains de la nuit déversent en ville des caravanes entières de ruraux. Et tout ce monde, mêlé aux insulaires qui ne se couchent pas de la nuit, se met à circuler dans l'air fraîchissant du matin, autour des vendeurs de victuailles, saucissons, cervelas, petits-pains fourrés, poissons secs, et qui suffisent à peine à la besogne.

On mange beaucoup à la Braderie, ainsi qu'il sied en des réjouissances flamandes. On boit davantage encore. Aux gens sobres, des messagères installées au coin des rues débitent sur de petites tables, dans de petites jattes, du café au lait ou la « bistouille » septentrionale, café et alcool mêlés à doses à peu près égales.

On absorbe tout cela au pied levé. Mais surtout la bière coule à flots dans les cabarets et dehors. C'est le commencement de la franche ripaille, de la kermesse effrénée qui rappelle les Jordaens et les Rubens, ou certaines pages truculentes d'Emile Verhaeren.

Cette braderie-là de foule en ribaude, bariolée, carnavalesque, prétexte à bousculades, à gaudrioles, à godaillies, à facéties, à quolibets dont sont victimes les campagnards, n'a rien perdu de son air antique de saturnale. Elle fait, jusqu'à midi, son bruit étourdissant.

Elle a eu ses poètes et ses peintres. Desrousseaux, l'âme gloire patoisante locale, en a fait une chanson que les gens, en ces heures de bacchanale, vont répétant par bandes. Avant lui, Louis Watteau, un petit cousin d'Antoine, composa du spectacle original une œuvre (qui se trouve au musée de Lille) peut-être médiocre d'exécution, mais d'appréciable mérite archéologique et documentaire, puisqu'il y retrace, fidèles, les scènes diverses, les costumes et les drôleries d'une coutume régionale qui, sur la mort de tant d'anciennes choses, s'obstine à vivre.

LÉON BOCCQUET.

Une vieille fête flamande. — La Braderie de Lille

Chaque année, le deuxième lundi de la foire ramène à Lille une fête de nuit d'un caractère absolument unique parmi les kermesses et ducasses flamandes qui perpétuent les traditions reculées. C'est la *Braderie*, dont aucune ville du Nord ne peut offrir l'équivalent ni pour l'ancienneté, ni pour le pittoresque.

A tous ceux qui ont quelque connaissance des patois septentrionaux, l'étymologie du mot s'explique sans difficulté.

*Brader*, dans le dialecte courant, signifie « gâter », au propre et au figuré.

La Braderie, c'est la foire où l'on gaspille — les marchandises, affirment les vendeurs, parce qu'on les livre à vil prix ; — l'argent, disent les acheteurs, parce qu'on y achète des « soldes » et des fonds de magasins totalement dépourvus de valeur. Au fait, personne n'y perd, ni les vendeurs ni les acheteurs et chacun s'amuse en conscience.

On s'amuse à la Braderie depuis des siècles et l'institution n'a pas l'air de vouloir tomber. C'est une des plus tenaces qui soient et qu'ont essayé d'inaugurer chez eux depuis peu, sans grand succès d'ailleurs, les habitants des grandes villes de la région : Roubaix, Tourcoing, Boulogne, Saint-Omer et Calais.

A Lille, la date officielle de la Braderie, d'abord flottante, fut fixée par un arrêté municipal du 1<sup>er</sup> septembre 1856. Ce document dit : « Des doutes s'étant élevés sur l'époque précise de la fête popu-